son pays, M. Fish a fait preuve de beaucoup d'habileté, de tact et de modération. Il a contribué à aplanir les difficultés diplomatiques survenues avec l'Angleterre, puis celles qui surgirent avec l'Espagne au sujet du *Virginius*.

* **FISMES**, petite ville de France (Marne), ch.-l. de cant., arrond. et à 28 kilom. O. de Reims, au confluent de l'Ardre et de la Vesle; pop. aggl., 2,877 hab. — pop. tot., 3,218 hab. C'est l'ancienne station romaine de *Fines Suessionum*.

* **FISQUET** (Honoré-Jean-Pierre), littérateur français. — Outre les ouvrages de lui que nous avons cités, on lui doit : *Ode à la France* (1840, in-8°); *Biographie du Gouvernement provisoire* (1848, in-12); *Notice sur Jérôme Natalis* (1853, in-8°); *Notice biographique sur Mgr de Bonnechose* (1865, in-8°); *Notice biographique sur Mgr Devoucoux* (1865, in-8°); *Notice biographique sur Son Em. Thomas Gousset* (1865, in-8°); *Biographie de Mgr Georges Darboy* (1871, in-8°); *Histoire des chapelles pontificales* (1871, in-fol.); *Biographie des Pères du concile du Vatican* (1871, 3 vol. in-fol.); *Rome et l'épiscopat catholique* (1874, in-16); la *France départementale* (1875-1876, in-18), ouvrage exact, dans lequel on trouve un grand nombre de renseignements; *Grand atlas départemental de la France, de l'Algérie et des colonies* (1878, in-4°); *Dictionnaire des Célébrités de la France* (1878, in-8°). On lui doit aussi, sous le nom de William Darcy, avec la collaboration de M. Henri-Marie Martin de La Moutte, *Guide du voyageur en Angleterre, en Ecosse et en Irlande* (1867, in-16). Cet écrivain, excellemment clérical, a continué son grand ouvrage intitulé la *France pontificale*, comprenant l'histoire chronologique et biographique des archevêques et évêques de tous les diocèses de France. Cet ouvrage, parvenu à son 24e volume, doit former environ 50 volumes in-8°. M. Fisquet est commandeur des ordres de Saint-Grégoire-le-Grand et de François Ier des Deux-Siciles.

FISSURATION s. f. (fi-su-ra-si-on — du lat. *fissura*, fente). Production de fentes ou de fissures.

FISTULATION s. f. (fi-stu-la-si-on — rad. *fistule*). Production d'une fistule.

FITZGERALD (Percy-Hethring), littérateur anglais, né à Fane-Valley, dans le comté de Louth (Irlande), en 1834. M. Fitzgerald, après de sérieuses études, est entré dans la magistrature et est devenu procureur de la reine; mais il s'est adonné tout entier à la littérature et a publié un très-grand nombre de romans et de nouvelles. Nous citerons, parmi ses œuvres : *Jamais oublié; Une seconde Mme Tillotson*; la *Fille chérie*; le *Zéro fatal*; la *Mixture du docteur*; le *Pont des soupirs*; l'*Amant entre deux âges*; *Bella Donna*; l'*Avocat Mildrington*; 75, *Brook street*; *Beauté Talbot*; *Jenny Bell*; *Polly*; l'*Epée de Damoclès*; le *Révérend Robinett*; la *Femme aux cheveux jaunes*; la *Malle de nuit*; *Diana Gay*; la *Fée Alice*; *Vie de Sterne*; *Vie de Garrick*; *Charles Townshend*; *Un faux illustre*; *Vie du docteur Dodd*; *Charles Lamb*; *Principes de la comédie*; le *Sport à Bade*; *Proverbes et comédiettes*; les *Jours d'école à Saxonhurst*; *Autobiographie d'un petit garçon*; les *Amours des hommes célèbres*; *Scènes de la vie d'écolier*; *Histoire de mon oncle Toby*; les *Kemble*; *Vie et aventures d'Alexandre Dumas*; le *Roman du théâtre anglais*.

FITZPATRICK (William-John), écrivain et magistrat anglais, né à Griffinrath, dans le comté de Kildare (Irlande). Il est membre du grand jury pour le comté de Dublin, et il a publié un grand nombre d'intéressantes études biographiques. Nous citerons, parmi ses œuvres : le *Docteur Doyle, évêque de Kildare et Leighlin, sa vie, son temps et sa correspondance*; *Lord Cloncurry, sa vie, son temps, ses contemporains*; les *Amis, les ennemis et les aventures de lady Morgan*; *Lady Morgan, sa carrière littéraire et personnelle*; *Mémoires anecdotiques sur l'archevêque Whately*; *Lord Edward Fitzgerald et ses dénonciateurs* ou *Notes sur les papiers de Cornwallis*; le *Prétendu spaire et les informers de 1798*; l'*Irlande avant l'union, avec le journal inédit du lord chief justice Clonmel*; *Génies et hommes illustres de l'Irlande, y compris le docteur Lanigan, sa vie et son temps*. M. Fitzpatrick a, en outre, collaboré à un grand nombre de revues et de publications diverses.

* **FIUME**, ville d'Autriche-Hongrie (Illyrie et Carinthie); 18,800 hab. — La chambre de commerce du port franc de Fiume, sur l'Adriatique, a publié récemment un rapport statistique et économique où nous trouvons d'intéressants détails sur cette localité, devenue aujourd'hui un port de la Transleithanie et offrant à l'industrie et au commerce de la Hongrie un débouché sur la mer. C'est à ce titre surtout que le développement de ce port est intéressant à étudier et à suivre. Dès l'antiquité, aussi loin du moins que nos recherches peuvent pénétrer dans l'histoire, la population de Fiume, qui était autrefois une des premières localités de la Liburnie, se livrait à la navigation et à la construction navale. Aussi a-t-elle souvent figuré avec honneur dans les annales de la marine militaire ou marchande de son pays. L'expédition autrichienne au pôle Nord, partie sous le commandement du capitaine Weyprecht, a formé son équipage d'élite avec des matelots choisis parmi la population de Fiume, avec des Quarneroli, comme on les appelle.

Les anciens Liburniens savaient déjà donner à leurs constructions navales des formes éminemment propres au service maritime. Ce fut même cette raison qui engagea Auguste, dans sa guerre contre Marc-Antoine, à s'adresser à eux et à se servir de leurs navires. D'autres nations maritimes venaient faire là leurs commandes. Un détail historique, qui ne manque pas d'intérêt, c'est que la première idée des bateaux à vapeur marchant à la roue peut avoir été fournie par les Liburniens, qui avaient imaginé, pour leurs grandes galères, un appareil établi au milieu du bâtiment, appareil qui, au moyen de boeufs, mettait en mouvement des roues à palettes, placées à l'extérieur du navire, sur ses flancs. Les constructions navales forment encore aujourd'hui la principale industrie de la ville et de son territoire, et l'on y trouve des familles qui s'occupent de ce métier depuis huit générations.

Le mouvement d'importation et d'exportation des trois ports francs de Fiume, Buccari et Portokos va toujours en augmentant; il a été, l'an dernier, de plus de 20 millions de florins, dont 11 millions pour les importations. Les pays d'où l'on tire le plus de produits sont d'abord l'Autriche-Hongrie, puis la Russie (mer Noire), puis l'Italie, ensuite l'Amérique, la Turquie, la Grèce, etc. L'article d'importation le plus demandé est le blé, qui vient en grande partie d'Odessa. L'espèce en est très-recherchée à Fiume. Grâce au prolongement du chemin de fer d'Alforder, qui mettra les parties reculées du pays en communication avec la mer, pourra changer ces conditions commerciales. Jusqu'ici, chose singulière, on a pu faire de brillantes affaires en tirant du blé d'Odessa, en déchargeant ce blé à Fiume, en le livrant aux moulins, qui ne sont même pas situés sur le bord de la mer, mais à une lieue dans l'intérieur des terres; la farine est ensuite mise en sacs, expédiée à Trieste, et là, elle est chargée sur des navires qui l'importent en Amérique, où on la débite très-avantageusement. Malgré toutes ces opérations successives, le produit donne de fort beaux bénéfices. Un autre article d'importation est le tabac étranger en feuilles, dont il a été introduit, pendant les trois dernières années, 65,000 quintaux. La manufacture de ce produit occupe, dans la fabrique de l'Etat, 2,000 individus par jour. Les nombreux chantiers et les fabriques particulières attirent un grand nombre d'ouvriers des environs, qui trouvent facilement à gagner leur vie. Fiume compte actuellement 18,800 âmes; son territoire, le comitat, en renferme 82,300; total, 101,100. Ces chiffres, comparés à ceux de 1857, constatent un accroissement de 9,33 pour 100; à Fiume même cette augmentation se traduit par le chiffre de 21,13 pour 100, tandis que, dans le comitat, elle n'est que de 0,69 pour 100.

* **FIX** (Théobald), philologue suisse. — Il est mort à Paris en 1874. Son dernier ouvrage est un *Dictionnaire français-allemand et allemand-français, accompagné d'une table des noms propres* (1875, 2 vol. in-8°).

* **FIXATEUR** s. m. — Outil pour fixer. — Adjectiv. Qui a la propriété de fixer : *Les globules du sang sont les organes* FIXATEURS *de l'oxygène*.

FIXIBILITÉ s. f. (fi-ksi-bi-li-té — rad. *fixer*). Propriété de pouvoir être fixé : *La* FIXIBILITÉ *des couleurs*.

FIXISTE s. m. (fi-ksi-ste — rad. *fixe*). Apiculteur qui n'emploie pas les cadres mobiles, qui n'emploie que des ruches où tout est fixe.

FJELD ou **FIELD** s. m. (fjèld). Nom scandinave qui signifie *montagne* et qui termine, comme suffixe, la plupart des noms propres de montagne en Norvége et en Suède.

FJORD ou **FIORD** s. m. (fjord). Nom scandinave des nombreux golfes, estuaires ou baies qui sillonnent les côtes de la Norvége et de la Suède.

— **Encycl.** Le *Bulletin de la Société de géographie* a publié dernièrement sur les *fjords* de la Norvége un intéressant article, auquel nous empruntons les renseignements suivants :

« Les *fjords* fournissent d'excellents ports, profonds et bien abrités; ils servent de refuge contre la grosse houle de la mer du Nord, qui vient se briser sur les digues naturelles formées par les innombrables rochers placés en vedette tout le long du littoral. Les bateaux à vapeur les parcourent du sud au nord, de Stavanger au cap Nord, en serpentant dans une série de passes, de lacs et de baies, sans s'aventurer au large, à l'exception de quelques heures de navigation, aux environs de Molde et dans le West *fjord*. Cette disposition permet à ce pays, si bien doué pour pouvoir développer ses industries maritimes, d'avoir une route nationale de ceinture reliant ensemble tous les centres de population qui se sont naturellement échelonnés au milieu des facilités qu'offrait la constitution littorale.

« L'eau n'y gèle jamais, même dans les hivers rigoureux, tandis qu'à Christiania on a été souvent obligé de casser la glace, dans la passe de Drobvik, pour débloquer des navires qui avaient été enfermés pendant des mois entiers. Mais les nombreuses lignes de bateaux à vapeur ralentissent leur service, autant à cause des difficultés de la navigation au milieu des rochers pendant les longues nuits d'hiver, que par suite de l'interruption des transactions concernant les produits de la pêche. Cette condition climatérique est une affirmation de l'influence des courants généraux sur les terres les plus éloignées, où ils apportent non-seulement un volume énorme d'eaux chaudes, mais aussi des débris de provenance intertropicale. A Tromsœ, à Hammerfest, les pêcheurs recueillent avec soin de nombreuses épaves de palmiers, d'acajous, de bois précieux de l'Amazone, destinées à leur chauffage pendant les rigueurs de l'hiver; ces épaves remplacent avec avantage les bois du pays, devenus de plus en plus insuffisants.

« La circumnavigation de la péninsule est préférable, sous le rapport de la rapidité, aux routes de terre, sur lesquelles il existe d'autre moyen de transport que la primitive *karjol*, et même aux chemins de fer, dont les différentes tronçons ne sont pas encore reliés entre eux. La distance de Christiania à Vadsö, 3,200 kilomètres, est franchie en quinze jours, avec des relâches proportionnées à l'importance des localités. Le voyageur a tout loisir d'en profiter, pour aller à terre visiter les curiosités et faire connaissance avec la population.

« Un beau coucher de soleil dans les *fjords* du Sud est un spectacle dont on ne peut apprécier la majestueuse harmonie dans l'Europe centrale. Le chemin de fer de l'Europe, se plonge rapidement dans la mer, sans produire cet embrasement de l'horizon si richement coloré par les vapeurs transparentes; trop près de la zone glacée, pendant l'été, il descend à peine à l'horizon pour remonter aussitôt; au lieu que dans la partie méridionale du *fjord*, le phénomène présente tous les tons diaprés d'un merveilleux fond de tableau. Le crépuscule, plus accentué à mesure qu'on remonte vers le nord, se prolonge pendant plusieurs heures encore avec l'aube naissante. Cette douce lueur nocturne est suffisante, pendant les mois d'été, pour permettre au voyageur la nuit; il ne saurait guère plutôt être voilé par un brouillard léger qu'être entièrement obscurci par la disparition du soleil.

« Les ténèbres de la nuit rendraient la navigation des *fjords* trop dangereuse; le navire passe au milieu d'un dédale inextricable d'îlots et de rochers avec une assurance qui témoigne de la parfaite connaissance qu'ont les navigateurs de tous ces parages, où dans certains endroits, du haut du pont, on n'aperçoit aucune issue. Un coup de barre dirigé le navire dans un étroit goulet entre de hautes murailles à pic, dans lequel on croirait inquiétante, si des marques n'indiquaient pas qu'au pied même de cette muraille naturelle l'eau est assez profonde pour permettre aux navires du plus fort tonnage de passer sans danger.

« Les brouillards subits sont un obstacle fréquent à la navigation; il faut stopper, attendre une éclaircie avant de continuer la route. Ces bancs de brume prennent naissance sur des îlots ou des groupes de rochers, au moment où le soleil levant échauffe leur surface; si le temps est parfaitement calme, comme cela arrive souvent en été, la brume reste à la surface du sol, jusqu'à ce qu'un léger souffle de brise la chasse sur la mer; elle est ainsi poussée sous forme de nuage compacte et tellement isolé que, dans l'espace de quelques minutes, un navire peut se trouver tout à fait enveloppé dans plusieurs bancs de brume successifs, séparés par des intervalles où le soleil brille avec toute sa vigueur.

« Dans tous les *fjords* il existe des pêcheries, depuis les plus modestes jusqu'aux plus importantes. Les pêcheurs ne se sont pas groupés en hameaux ni en villages; ils ont suivi les nécessités de leur rude métier. On rencontre ces petites maisons de bois si caractéristiques, peintes en couleurs voyantes, perchées sur un mameion, afin que le pêcheur les reconnaisse de loin, ou abritées dans une anfractuosité, auprès d'un petit port formé par des rochers. Pendant la belle saison, les pêcheurs s'aventurent au large; pendant l'hiver, ils continuent la pêche dans les *fjords*. Cet isolement nécessaire à leur industrie dure toute la semaine; mais le dimanche, ils se réunissent à l'église de la paroisse.

« A l'heure fixée, ils arrivent de tous les côtés des *fjords* environnants dans leurs légères embarcations, vêtus du costume traditionnel de leur pays, et débarquent dans l'anse qui est au pied du rocher élevé où l'église est bâtie. Si le hasard permet que le bateau à vapeur passe au milieu de cette flotille, composée quelquefois de plus de cinquante ou soixante embarcations, on peut jouir d'un coup d'œil pittoresque rehaussé par l'éclat de ces costumes de fête. Plusieurs de ces pêcheurs, éloignés de 20 à 30 kilomètres, franchissent cette distance toutes les semaines, souvent à l'aviron, quand le vent est contraire et dans les mauvais temps d'hiver. »

* **FLABELLUM** s. m. — Liturg. Éventail qu'agitaient les diacres pendant la célébration de la messe.

* **FLACHAT** (Eugène), ingénieur français. — Il est mort à Arcachon le 16 juin 1873.

FLACHERIE s. f. (fla-che-rî). Maladie des vers à soie, qui, selon M. Pasteur, est produite par la fermentation des feuilles de mûrier dont l'animal se nourrit. Cette fermentation se développe dans le corps de l'animal et le fait périr. Les vers atteints de *flacherie* sont dits morts-flats.

FLAGA, fée ou magicienne des légendes scandinaves, qui était d'une taille colossale et avait un aigle pour monture.

* **FLAGELLÉ, ÉE** adj. — Infus. Muni d'un flagellum.

FLAGELLUM s. m. (fla-jèl-lomm — mot lat. qui signifie *fouet*). Infus. Filament mobile qui sert d'organe locomoteur à certains infusoires.

FLAGRAMMENT adv. (flagra-man — rad. *flagrant*). D'une manière flagrante; d'après les faits positifs et actuels.

* **FLAMENG** (Léopold), graveur français. — C'est artiste s'est placé au premier rang des aqua-fortistes par l'habileté et la souplesse du burin. Il a obtenu des médailles en 1864, 1866, 1867, et il a été décoré de la Légion d'honneur en 1870. Parmi les œuvres qu'il a exposées, nous citerons : le portrait à l'eau-forte de la *Comtesse d'Agoult* (1859); *Sauvée!* d'après un dessin de lui; *Saint Sébastien*, d'après Vinci (1861); la *Naissance de Vénus*, d'après Cabanel; *Marguerite à la fontaine*, d'après Scheffer (1864); *Jésus-Christ au milieu des docteurs*, d'après Bida (1865); cinq gravures, d'après Bida (1866); les portraits à l'eau-forte de la *Princesse Anna Murat*, de *Marie-Antoinette*, d'*Alfred de Musset*, de *Mlle Jeanne Samary*, etc.; la *Mer houleuse*, d'après Ruisdael; *Jésus bénissant les enfants*, d'après Rembrandt; *Marino Faliero*, d'après Eugène Delacroix; *Jésus distribuant du pain*, d'après Bida, etc.; l'*Ophélie Latour*, d'après lui-même; *Marie-Louise*, d'après Prudhon; le *Secret de l'amour*, d'après Jourdan (1868); *Stratonice*, d'après Ingres, et cinq eaux-fortes (1869); la *Jeune fille à la lampe*, d'après Gleyre (1870); la *Lettre*, l'*Heure de rendez-vous*, la *Liseuse*, d'après Toulmouche; le *Condamné à mort*, d'après Munkaczy; *Asan et Namouna*, d'après H. Regnault (1872); *Brevet pour les belles actions cavales*, d'après Masserolle (1873); la *Ronde de nuit*, d'après Rembrandt (1874); l'*Abondance*, d'après Rubens (1875); la *Leçon d'anatomie* et les *Syndics*, d'après Rembrandt (1876).

FLAMINAT s. m. (fla-mi-na — rad. *flamme*). Antiq. rom. Dignité de flamine.

* **FLAMMARION** (Camille), astronome français. — Depuis 1868, ce vulgarisateur ingénieux, mais trop plein d'imagination, a publié plusieurs ouvrages dans lesquels on retrouve ses qualités et ses défauts. Nous citerons de lui : *Études et lectures sur l'astronomie* (1866-1875, 6 vol. in-12); les *Héros du travail* (1868, in-18); l'*Atmosphère* (1871, in-8°), ouvrage dans lequel il décrit les grands phénomènes de l'enveloppe gazeuse de notre globe et qui est un des meilleurs de l'auteur; *De Paris à Vaucouleurs à vol d'oiseau, relation d'un voyage scientifique en ballon* (1872, in-8°); *Récits de l'infini, Lumen, histoire d'une comète*. *Dans l'infini* (1872, in-8°); *Vie de Copernic et histoire de la découverte du système du monde* (1873, in-12); les *Terres du ciel* (1875, in-8°), livre curieux, dans lequel M. Flammarion donne la description physique, climatologique et même géographique du monde planétaire, d'après ses propres observations télescopiques et celles des autres astronomes contemporains. On y trouve particulièrement une étude très-détaillée de la planète Mars. M. Flammarion est président de la Ligue de l'enseignement, vice-président de la Société aérostatique de France, membre de l'Association polytechnique, membre de la Société pour l'instruction élémentaire, etc.

* **FLAMME** s. f. — **Encycl.** Physiq. *Flammes chantantes*. V. HARMONICA CHIMIQUE, au tome IX du *Grand Dictionnaire*, page 81, et SYNCHYSIS, dans ce *Supplément*.

FLAMMIGÈRE adj. (flamm-mi-jè-re — du lat. *flamma*, flamme; *gero*, je porte). Qui porte la flamme.

— s. m. Engin incendiaire.

FLAMMIVOME adj. (flamm-mi-vo-me — de *flamme*, et de *vomir*). Qui vomit des flammes.

* **FLANDIN** (Eugène-Napoléon), peintre, voyageur, archéologue et écrivain français. — Il est mort en 1876. Depuis 1866, Flandin n'avait plus rien exposé. Outre les grands ouvrages que nous avons cités, on lui doit : *Voyage* (1853-1874, 4 vol. in-fol.), magnifique publication qui a paru en 40 livraisons; *Histoire des chevaliers de Rhodes* (1867-1873, in-8°). Flandin avait été décoré de la Légion d'honneur en 1842.

* **FLANDIN** (Alexandre-Hugues-Anatole), homme politique français, né à Saint-Tropez en 1833. Il se fit recevoir licencié en droit, puis il entra dans l'administration comme auditeur au conseil d'État. M. Flandin était secrétaire général de la préfecture du Calvados lorsque l'Empire disparut. Il rentra alors dans la vie privée. En 1871, il fut élu membre du conseil général du Calvados par un canton de l'arrondissement de Pont-l'Evêque, où il est propriétaire. Lors des élections du 20 février 1876, il posa sa candidature à la Chambre des députés, à Pont-l'Evêque, contre M. Corbelin de Witt, député sortant, appartenant au parti orléaniste, et contre M. Paul Aubert, candidat républicain. Dans sa profession de foi, M. Flandin déclara que, s'il avait fait partie de l'Assemblée nationale, il n'aurait pas accepté « les compromettantes alliances d'où était sortie la République à une voix de majorité, » qu'il irait se joindre aux hommes d'ordre groupés autour du maréchal de Mac-Mahon pour « le seconder dans sa mission de préservation sociale; » enfin que, dans le cas où la constitution serait revisée, il s'inclinerait devant la volonté du pays librement consulté. Au premier tour de scrutin, le candidat républicain obtint la majorité relative; mais au scrutin de ballottage, les électeurs monarchistes de M. de Witt passèrent à M. Flandin, qui fut élu député par 6,266 voix. M. Flandin alla siéger à la Chambre des députés dans le groupe des partisans du despotisme impérial et de l'admirable système politique qui a valu à deux reprises la prospérité et la gloire à la France. Il a obtenu des médailles en 1864, 1866, 1867, et il a été décoré de la Légion d'honneur en 1870. Parmi les œuvres qu'il a exposées, nous citerons : le portrait à l'eau-forte de la *Comtesse d'Agoult* (1859); *Sauvée!* d'après un dessin de lui; *Saint Sébastien*, d'après Vinci (1861); la *Naissance de Vénus*, d'après Cabanel; *Marguerite à la fontaine*, d'après Scheffer (1864); *Jésus-Christ au milieu des docteurs*, d'après Bida (1865); cinq gravures, d'après Bida (1866); les portraits à l'eau-forte de la *Princesse Anna Murat*, de *Marie-Antoinette*, d'*Alfred de Musset*, de *Mlle Jeanne Samary*, etc.; la *Mer houleuse*, d'après Ruisdael; *Jésus bénissant les enfants*, d'après Rembrandt; *Marino Faliero*, d'après Eugène Delacroix; *Jésus distribuant du pain*, d'après Bida, etc.; l'*Ophélie Latour*, d'après lui-même; *Marie-Louise*, d'après Prudhon; le *Secret de l'amour*, d'après Jourdan (1868); *Stratonice*, d'après Ingres, et cinq eaux-fortes (1869); la *Jeune fille à la lampe*, d'après Gleyre (1870); la *Lettre*, l'*Heure de rendez-vous*, la *Liseuse*, d'après Toulmouche; le *Condamné à mort*, d'après Munkaczy; *Asan et Namouna*, d'après H. Regnault (1872); *Brevet pour les belles actions cavales*, d'après Masserolle (1873); la *Ronde de nuit*, d'après Rembrandt (1874); l'*Abondance*, d'après Rubens (1875); la *Leçon d'anatomie* et les *Syndics*, d'après Rembrandt (1876).

il fonda une vaste usine pour la construction de machines. En 1849, il inventa, avec M. Giffard, les machines à vapeur à grande vitesse, et il obtint pour cette invention une 1re médaille à l'Exposition de Londres en 1851. En 1861, M. Flaud fut nommé maire de Dinan. Vers la même époque, il devint président du conseil agricole et membre du conseil général des Côtes-du-Nord. Pendant le siége de Paris (1870-1871), il mit à la disposition du gouvernement de la Défense son usine de l'avenue Suffren, où l'on construisit des canons, des mitrailleuses, etc. En même temps, ses ateliers de fonderie de Brest étaient utilisés pour la création des batteries départementales. Elu le 8 février 1871 député des Côtes-du-Nord à l'Assemblée nationale par 71,518 voix, il alla siéger au centre droit dans les rangs des orléanistes. Le 8 octobre suivant, les électeurs d'un canton de Dinan lui renouvelèrent son mandat au conseil général. A l'Assemblée, M. Flaud ne joua qu'un rôle effacé et ne prit point part aux discussions publiques. Il vota pour la paix, l'abrogation des lois d'exil, les prières chercher à atténuer d'un coup de flèche. Il Peu usité.

FLÈCHILLE s. f. (flé-chi-le; *ll* mil.). Paille on saletté qui s'attache à la toison des moutons, dans l'Amérique méridionale.

FLÉGARD s. m. (flé-gar). Chemin, passage, tout endroit où le public peut aller. Il Ce mot était surtout usité dans la Flandre.

* **FLEGMON** s. m. — **Encycl.** V. PHLEGMON, au tome XII du *Grand Dictionnaire*.

* **FLERS**, ville de France (Orne), ch.-l. de cant., arrond. et à 20 kilom. de Domfront; pop. aggl., 8,528 hab. — pop. tot., 11,155 hab.

FLERS, bourg de France (Nord), cant. et à 5 kilom. de Lannoy, arrond. et à 6 kilom. de Lille; pop. aggl., 949 hab. — pop. tot., 3,149 hab.

FLERS (Hyacinthe-Jacques ANGO, marquis DE), administrateur français, né en 1803, mort à Bruxelles le 1er février 1866. Il fut nommé en 1831 à la cour des comptes, où il devint en 1860 conseiller référendaire de première classe. M. de Flers était absolument inconnu lorsqu'un procès que lui intenta le gouvernement vint attirer tout à coup sur lui l'attention publique. Depuis quelques années, il envoyait à divers journaux étrangers, la *Gazette de Leipzig*, la *Gazette d'Augsbourg*, le *Journal de Dresde*, l'*Indépendance belge*, le *Journal de Genève*, le *Risorgimento*, une correspondance dans laquelle il jugeait les hommes et les choses de l'Empire d'une façon aussi juste que cruelle, lorsque la police parvint à découvrir qu'il en était l'auteur. Traduit en 1861 devant la cour d'appel de Paris avec son secrétaire, M. Landwehr, sous l'inculpation de « manœuvres et d'intelligences à l'étranger dans le but de troubler la paix publique et d'exciter à la haine et au mépris du gouvernement, » M. de Flers choisit pour défenseur M. Dufaure. Le procureur général Chaix d'Est-Ange soutint l'accusation. La cour le condamna à deux mois d'emprisonnement et à 2,000 francs d'amende, et acquitta son secrétaire. M. de Flers donna alors sa démission de référendaire et se pourvut devant la cour de cassation, qui confirma l'arrêt. Etant passé à l'étranger, il alla se fixer à Bruxelles, où il mourut.

FLERS (le comte Alfred DE), homme politique français, né en 1817. Grand propriétaire dans l'Orne, membre du conseil général de ce département et maire de Villebadin, membre de diverses commissions hippiques, il s'était tenu à l'écart des luttes politiques lorsque, le 30 janvier 1876, il posa sa candidature au Sénat dans l'Orne. Dans sa profession de foi, il déclara qu'il était partisan de la monarchie héréditaire, mais qu'il croyait de son devoir de se rallier au gouvernement légalement constitué, qui offrait aux grands intérêts sociaux les garanties auxquelles ils ont droit, et il ajouta que les assemblées politiques, le Sénat surtout, devaient être composées en majorité de conservateurs, c'est-à-dire de monarchistes. Les électeurs sénatoriaux de l'Orne pensèrent sans doute que, pour affermir le gouvernement établi sur des bases républicaines, rien n'était plus efficace que d'envoyer au Sénat des ennemis de cet état de choses, car M. de Flers fut élu sénateur. Il alla siéger dans les rangs de la droite, et il manifesta par ses votes une hostilité constante contre les réformes les plus inoffensives qu'adopta la majorité républicaine de la Chambre des députés. La politique de réaction à outrance inaugurée le 16 mai 1877 par le maréchal de Mac-Mahon trouva naturellement dans M. de Flers un chaud adhérent. Il fit partie, le 22 juin suivant, des sénateurs qui votèrent la dissolution de la Chambre des députés, dont la majorité avait donné tant de preuves de sagesse politique.

FLETTAGE s. m. (flè-ta-je). Techn. Dépontillage du verre.

FLETTE s. f. (flè-te). Techn. Pontil.

FLETTER v. a. ou tr. (flè-té). Techn. Dépontiller.

* **FLEUR** s. f. — *Fleur de mai*, Petite pomme blanche et précoce, en Normandie.

— **Encycl.** Comm. *Fleurs barométriques*. On désigne sous le nom de *fleurs barométriques* des *fleurs* artificielles dont les feuilles changent de couleur suivant certaines circonstances atmosphériques. Cette invention, qui remonte aux premiers mois de 1877, a obtenu un grand succès, et elle fait aujourd'hui l'objet d'un commerce nouveau et considérable. Le qualificatif *barométrique* appliqué à ces *fleurs* est impropre; en effet, ces *fleurs* artificielles ne donnent aucune indication de pression ou de dépression barométrique. On pourrait les appeler *hygroscopiques*, parce qu'elles sont très-sensibles à l'absence et à la saturation d'humidité dans l'air ambiant, ainsi que l'indiquent les deux poésies mirlitonesques que l'on peut lire aux vitrines des marchands, et que voici :

De changer de couleur,
Suivant le temps et la chaleur,
Nous possédons le don étrange.
Nous sommes d'azur s'il fait beau,
Roses quand il tombe de l'eau
Et *mauves* lorsque le temps change

Lorsque je suis couleur de rose,
Ne sortez pas sans votre en-cas.
Si ma teinte devient *lilas*,
Le temps à changer se dispose.
Mais si vous me voyez d'azur,
Comptez sur un temps calme et pur.

Des *fleurs*, même artificielles, peuvent se permettre de parler en vers. Disons en simple prose que ces *fleurs* prennent réellement une teinte lilas, rose ou bleue, selon que l'atmosphère est sèche ou humide. L'inventeur du procédé de coloration de ces *fleurs* est M. Lenoir, auquel on doit le moteur à gaz qui rend tant de services aux petites industries. La substance colorante employée est le chlorure de cobalt. En effet, si l'on dissout du chlorure de cobalt dans l'eau, on a une solution rose violet qui colore de cette nuance le papier qu'on y trempe. Ce papier, soumis à l'action de la chaleur, devient bleu ou bleu verdâtre si le sel de cobalt est additionné d'une petite quantité de chlorure de fer. Au contraire, il devient violet s'il est accompagné d'une certaine quantité de manganate de potasse, lequel passe à l'état de permanganate par l'action de l'humidité. Ces observations amenèrent M. Lenoir à inventer d'abord un petit instrument météorologique qu'il nommera caméléon et qui indiquait l'état hygrométrique de l'atmosphère. Puis, il imagina de confectionner les *fleurs* artificielles dont nous parlons ici, en imbibant leurs pétales de chlorure de cobalt.

Quand on se reporte à l'explication que Thenard a fournie des changements de nuance du chlorure de cobalt, on reconnaît que ce sel peut, en effet, donner des indications hygroscopiques. Le chlorure de cobalt est bleu quand il est en dissolution aqueuse très-concentrée; il est, au contraire, d'un rose tendre quand on l'additionne d'une grande quantité d'eau. Si l'on soumet à l'action de la chaleur de la toile ou du papier imbibés de cette dissolution, la matière employée se concentre et devient bleue. Par le refroidissement, elle attire l'humidité de l'air et devient rose, en passant par la teinte lilas. C'est le cas de l'encre sympathique, dont la solution primitive est assez étendue pour que le rose soit à peine visible, tant il est noyé, et qui passe au bleu dès qu'on approche l'écriture du feu.

Ainsi que nous l'avons dit, la vogue s'est emparée de ce produit, qui prend entre les mains des ouvrières fleuristes les formes les plus coquettes et les plus charmantes. Paris l'a consacré, la province s'en empare actuellement et l'étranger en fait des approvisionnements considérables.

— *Langage des fleurs*. C'est un langage symbolique, au moyen duquel on exprime une pensée, un sentiment avec des *fleurs* soit isolées, soit assemblées dans une certaine disposition. Tous les sentiments, l'amour, la haine, l'amitié, la reconnaissance, l'amour filial, l'amour maternel, peuvent se rendre dans cette langue muette, mais poétique et expressive, dont les propriétés des *fleurs*, leurs couleurs, leur port et une foule d'autres aspects fournissent les étymologies. Aussi est-elle très-ancienne. Ainsi, les Chinois ont conservé un alphabet dont toutes les lettres figurent une *fleur* ou sa racine. Personne n'ignore que, dans la Bible, l'épi de blé symbolise l'abondance, la richesse, et l'ivraie le vice, parce qu'elle empoisonne les moissons. De là à donner à une foule d'autres *fleurs* une signification particulière, il n'y avait qu'un pas.

Mme Charlotte de La Tour a publié sur le langage des *fleurs* un charmant volume, à la 10e édition duquel (1876) nous empruntons les éléments de cet article.

« Il faut bien peu d'étude dans la science que nous enseignons, dit-elle; la nature en a fait tous les frais. Il suffira de savoir deux ou trois règles, que nous allons donner, et de parcourir le dictionnaire des significations pour devenir aussi habile que l'auteur même de cet ouvrage.

» La première règle consiste à savoir que la *fleur* présentée droite exprime une pensée, et qu'il suffit de la renverser pour lui faire dire la chose contraire; ainsi, par exemple, un bouton de rose avec ses épines et ses feuilles veut dire : *Je crains, mais j'espère;* si l'on rend ce même bouton en le ren-

versant, cela signifie : *Il ne faut ni craindre ni espérer...* On peut aussi exprimer les diverses modifications d'un sentiment, mais avec une seule *fleur*. Prenons le bouton qui nous a déjà servi d'exemple; dégarni de ses épines, il dira : *Il y a tout à espérer;* dégarni de ses feuilles, il exprimera : *Il y a tout à craindre.* On peut aussi varier l'expression de presque toutes les *fleurs* en variant leur position. La fleur de souci, par exemple, placée sur la tête, signifie : *Peine d'esprit;* sur le cœur : *Peine d'amour;* sur le sein : *Ennui.* Il faut savoir encore que le pronom *moi* s'exprime en penchant la *fleur* à droite, et le pronom *toi* en la penchant à gauche. Tels sont les premiers principes de notre mystérieux langage; l'amour et l'amitié doivent y joindre leurs découvertes; ces sentiments, les plus doux de la nature, peuvent seuls perfectionner ce qu'eux seuls ont inventé. »

Nous allons maintenant faire connaître la signification plus ou moins justifiée des principales *fleurs* et de quelques plantes ou arbrisseaux. Pour faciliter les recherches, nous suivrons l'ordre alphabétique, nous écartant en cela du plan observé par Mme de La Tour.

L'*absinthe* est une plante des plus amères, et c'est pour cela qu'elle personnifie l'absence, qui est le plus grand des maux, à ce que dit La Fontaine.

L'*acacia rose* est l'emblème de l'élégance. On ne peut rien voir, en effet, de plus frais, de plus joli que ce charmant arbuste.

L'*acacia robinier* (du nom du botaniste Robin, qui nous l'apporta le premier) symbolise l'amour platonique, et les sauvages de l'Amérique l'ont consacré au génie des chastes amours. Chez eux, une branche d'acacia fleuri offerte à une jeune fille est une déclaration muette et respectueuse, qu'elle comprend à merveille.

L'*acanthe* personnifie les arts et a donné son nom à l'un des plus beaux ornements d'architecture. V. CALLIMAQUE, au tome III du *Grand Dictionnaire*.

L'*adonide* rappelle les souvenirs douloureux, allusion à la plante que les larmes de Vénus firent sortir de terre après la mort d'Adonis, et dont les *fleurs* ressemblent à des gouttes de sang.

L'*agnus-castus* est l'emblème de la froideur. Autrefois, les prêtresses de Cérès considéraient cet arbrisseau comme le palladium de leur chasteté et formaient leur lit de ses rameaux odorants.

L'*agrimoine* ou *religieuse des champs* exprime la reconnaissance. « Je pense, dit Mme de Chasteney dans son *Calendrier de Flore*, que la reconnaissance a fait donner le nom de *religieuse des champs* à cette campanule jolie, salutaire et bienfaisante, en l'honneur de quelque bonne, douce et complaisante hospitalière. »

L'*aloès* est le symbole de l'amertume, de la douleur; il n'y a personne, en effet, qui n'en connaisse le goût acerbe.

L'*amandier* personnifie l'étourderie, et il le mérite bien. Comme il se hâte trop de fleurir aux premières approches du printemps et même au cours des hivers doux, il voit presque toujours ses *fleurs* et ses fruits emportés par les gelées tardives, du moins dans nos climats.

L'*amarante* figure l'immortalité, à cause de la persistance de ses *fleurs*. On trouve ce quatrain dans la *Guirlande de Julie :*

Je suis la *fleur* d'amour qu'*amarante* on appelle,
Et qui viens de Julie adorer les beaux yeux.
Roses, retirez-vous, j'ai le nom d'immortelle,
Il n'appartient qu'à moi de couronner les dieux.

Amaryllis est synonyme de fierté dans le langage qui nous occupe, parce que les jardiniers prétendent, à tort ou à raison, que souvent elle leur refuse ses *fleurs* malgré les soins qu'ils lui prodiguent.

L'*ananas* est l'emblème de la perfection, prétention que semblent justifier la beauté, le parfum et le goût exquis de ce fruit.

L'*anémone* exprime l'abandon. « L'anémone, dit Mme de La Tour, fut une nymphe aimée de Zéphire; Flore, jalouse, la bannit de sa cour et la métamorphosa en une *fleur* qui s'épanouit toujours avant le retour du printemps. Zéphire a abandonné cette beauté malheureuse aux caresses du dur Borée, qui, ne pouvant s'en faire aimer, l'agite, l'entr'ouvre et la fane aussitôt.

» Une anémone avec ces mots : *Brevis est usus* (son règne est court) exprime à merveille le passage rapide de la beauté. »

L'*angélique* préside à l'inspiration, à en croire du moins les poëtes lapons, qui se couronnent de ses *fleurs* pour appeler l'inspiration à leur secours.

L'*argentine* personnifie la naïveté, à cause de sa tenue douce et simple. C'est le myosotis des jardiniers.

L'*armoise* symbolise le bonheur. On lui a longtemps, en effet, attribué des vertus surnaturelles.

L'*arrête-bœuf*, que les botanistes désignent sous le nom scientifique de *bugrane*, est la personnification de l'obstacle. « Dans une de ces délicieuses matinées du printemps, dit notre auteur, égarée sur les bords de la Meuse, sans soins et sans parure, je goûtais ce bonheur indéfinissable que l'aube matinale apporte au laboureur pour le consoler chaque matin des peines de la veille et le préparer aux travaux du jour. Assise au pied d'un saule, je sentais tomber la rosée, lorsque tout à coup, je vis à quelques pas de moi, un beau vieillard qui s'appuyait en souriant sur l'épaule d'un jeune adolescent, blond, vif et charmant, comme devait l'être l'amant de Psyché. Arrêtés sous l'arbre voisin, tous deux ils considéraient de jeunes laboureurs, dont l'un, guidant le soc de sa charrue, ouvrait la terre, tandis que l'autre dirigeait quatre bœufs vigoureux aidés de deux forts chevaux qui, en avançant d'un pas égal et lent, traçaient dans la plaine de longs et vastes sillons. Tout à coup l'attelage fait de vains efforts, il s'arrête comme enchaîné par une invisible main. Le fouet le presse, les traits se tendent, mais en vain. Les bœufs et les chevaux ne sauraient avancer. « Mon père, dit le jeune homme, la » charrue a sans doute rencontré la pointe » d'un rocher ou la racine d'un vieux chêne; » car qui pourrait arrêter des animaux si » forts et si courageux? — Une bien faible » plante, sans doute, repartit le vieillard, » mais à laquelle on a laissé pousser de profondes racines; regarde à tes pieds, vois » ces humbles rameaux couverts de jolies » *fleurs* roses et papilionacées; n'y porte pas » la main, car ces *fleurs* couvrent des épines » longues et cruelles; ce sont les racines de » cette tige si frêle en apparence qui arrêtent, comme tu le vois, l'effort de ces deux » hommes et de ce puissant attelage. Mais » regarde, les voilà qui redoublent d'efforts, » l'obstacle est rompu, la plante est déracinée. Cette plante, mon fils, est une bugrane, appelée vulgairement arrête-bœuf; » avec ses jolies *fleurs*, ses longues épines et » ses racines profondes, c'est la sirène des » champs et l'emblème des obstacles que le » vice oppose à la vertu... Pour en triompher » toujours, souviens-toi, mon fils, qu'il faut » une volonté ferme; avec elle, la vertu et » le génie ne connaissent point d'obstacles. »

L'*aubépine* symbolise l'espérance, parce que ses *fleurs* annoncent les beaux jours.

Le *baguenaudier* désigne les amusements frivoles. Les oisifs se plaisent en effet quelquefois à presser son fruit, qui éclate avec bruit entre les doigts. Ce mot appartient à la même famille que notre verbe *baguenauder*, qui vient lui-même de *baguenaude*, ineptie, chose inutile.

La *balsamine* figure l'impatience, car lorsque la maturité approche, le moindre attouchement lui fait lancer au loin ses graines.

La *bardane* est l'emblème de l'importunité. Il est difficile de l'extirper des terrains qu'elle a envahis, et tout le monde sait avec quelle persistance désagréable ses graines s'attachent aux habits.

Le *basilic* personnifie la haine, sans doute parce qu'il a hérité de la mauvaise réputation de l'animal fabuleux de ce nom, dont un seul regard suffisait à donner la mort; de là notre locution *œil, regard de basilic*, œil, regard méchant, haineux.

La *belle-de-jour*, appelée aussi *liseron de Portugal*, est l'emblème des coquettes; elle a inspiré les vers suivants à Philippon de La Madeleine :

Aux feux dont l'air étincelle
S'ouvre la belle-de-jour;
Zéphyr la flatte de l'aile :
La friponne encore appelle
Les papillons d'alentour.
Coquettes, c'est votre emblème :
Le grand jour, le bruit vous plaît.
Briller est votre art suprême;
Sans éclat, le plaisir même
Devient pour vous sans attrait.

La *belle-de-nuit* a un attribut tout opposé : la timidité, et nous n'avons pas besoin d'en expliquer la raison, qu'indique clairement d'ailleurs cette strophe de M. Constant Dubos :

Lorsque l'aube vient réveiller
Les brillantes filles de Flore,
Seule tu sembles sommeiller
Et craindre l'éclat de l'aurore.
Quand l'ombre efface leurs couleurs,
Tu reprends alors ta parure,
Et de l'absence de tes sœurs
Tu viens consoler la nature

Le *bluet*, à cause de la fraîche beauté de sa *fleur*, qui ressemble à un ciel sans nuages, figure la délicatesse, un sentiment tendre et timide qui se nourrit d'espérance.

La *boule-de-neige* ou *rose de Gueldre* symbolise une bonne nouvelle. Mme de La Tour raconte à ce sujet une charmante légende qu'elle a recueillie en Suisse :

« Une jeune fille, à peine âgée de quinze ans, venait de mourir. Son âme errait autour de sa demeure. Elle ne pouvait se décider à quitter, même pour le ciel, les champs qu'elle avait tant aimés. Tout à coup son ange gardien lui apparaît; heureux de combler ses désirs, il lui demande en quelle *fleur* elle veut être transformée : « Vois, lui dit-il, tu » habiteras le jardin ou la prairie! » Et, passant en revue toutes les *fleurs* de la contrée : « Veux-tu être tulipe? — Non, lui dit-elle, » car la tulipe est sans parfum. — Un lis? » — Il s'élève trop au-dessus des autres *fleurs*. » — Une rose? — Elle a des épines qui blessent. — Un brillant camellia? — Non, non, » reprit la jeune fille; et, s'il m'était permis » de choisir, je voudrais être une rose de » Gueldre. — Quoi! dit l'ange étonné, tu » veux fleurir quand toute la nature est » morte! Crains les vents glacés et l'hiver, » ils te frapperont, et tu mourras sans avoir » connu les caresses du zéphyr! — Soit, dit » la jeune fille, je ne vivrai qu'un jour, mais » dans ce jour j'annoncerai le printemps. »

Ces derniers mots expliquent l'origine de l'emblème.

La *bourrache* exprime la brusquerie, parce que ses feuilles sont piquantes, velues et ridées.

La *bruyère* figure la solitude, car elle habite de préférence les lieux écartés, déserts.

La *buglosse* représente le mensonge, parce que sa racine entre dans la composition de plusieurs sortes de fard.

La *bugrane* figure l'obstacle. V. plus haut ARRÊTE-BŒUF.

Le *buis*, dont la verdure brave indifféremment le froid ou la chaleur, est la personnification du stoïcisme.

Le *capillaire* est le symbole de la discrétion, parce que le secret de sa propagation, comme de celle des cryptogames, a échappé jusqu'ici aux recherches de la science.

La *centaurée*, dans les sélams de l'Orient, représente la félicité, le bonheur suprême.

Le *champignon* exprime le *soupçon*, parce que cette plante, qui est si souvent vénéneuse, doit éveiller l'attention de ceux qui en font usage.

Le *chardon* est l'emblème de la misanthropie; ses *fleurs*, en effet, hérissées de paillettes longues et piquantes, lui donnent un aspect sévère et même désagréable.

Le *chèvrefeuille*, dont les tiges souples et délicates semblent s'attacher amoureusement au tronc d'un vieux chêne, figure les liens d'amour.

La *chicorée* a l'honneur de symboliser la frugalité; elle constitue, en effet, un mets des plus maigres.

La *clématite* personnifie l'artifice, certains mendiants, dit-on, faisant servir ses propriétés à l'entretien d'ulcères artificiels.

La *colchique*, qui fleurit en automne, caractérise le déclin de la vie.

Le *coquelicot* est le représentatif de la consolation, ses graines jouissant de propriétés calmantes qui endorment la douleur.

La *coriandre* représente le mérite caché, et voici pourquoi : *fleur*, elle exhale une odeur insupportable, mais ses graines sont parfumées et très-recherchées.

Le *cormier* personnifie la prudence, parce que, contrairement à l'amandier (étourderie), il ne donne ses fruits que quand il a acquis toute sa force et que sa récolte est assurée.

Le *coudrier* est l'emblème de la paix, de la réconciliation, comme l'indique depuis la plus haute antiquité le caducée de Mercure, fait d'une branche de cet arbrisseau.

La *cuscute* représente la bassesse, parce que sa tige s'accroche à la première plante qu'elle trouve à sa portée et vit à ses dépens. C'est aussi l'image du parasite.

Le *cyprès*, c'est le deuil. « Dans tous les lieux où ces arbres frappent nos regards, dit Mme de La Tour, leur aspect lugubre pénètre d'idées mélancoliques. Leurs longues pyramides élevées vers le ciel gémissent agitées par les vents. La clarté du soleil ne saurait pénétrer leur sombre épaisseur, et, lorsque ses derniers rayons viennent à projeter leur ombre sur la terre, on dirait de noirs fantômes. »

Le *dahlia* est consacré à la reconnaissance; en effet, l'abondance et la richesse de ses *fleurs* dédommagent amplement des soins qu'on lui donne.

Le *datura* personnifie les charmes trompeurs, parce que ses *fleurs* exhalent un parfum des plus agréables, des plus enivrants, mais aussi des plus dangereux.

L'*églantier*, la *fleur* des poëtes, symbolise la poésie.

L'*épi de la Vierge* ou *ornithogale pyramidal*, avec sa grappe de *fleurs* étoilées et blanches comme du lait, nous présente le doux emblème de la pureté.

L'*épine-vinette*, dont le fruit est connu par son goût acide, caractérise bien l'aigreur.

La *fougère* révèle la sincérité : elle prête aux amants un lit de verdure, et on fait entrer sa cendre dans la fabrication du verre; or, quoi de plus bavard que l'amour et l'ivresse?

La *fraise* est l'image de la bonté parfaite : beauté, fraîcheur, parfum, goût exquis, elle réunit toutes les qualités.

La *fraxinelle* personnifie le feu. Au moment de la floraison surtout, cette plante dégage une huile essentielle abondante, et si, par une journée orageuse, on approche de sa tige une bougie allumée, l'atmosphère environnante s'enflamme spontanément, mais sans que la plante soit endommagée.

La *fumeterre commune*, à laquelle son goût des plus désagréables a fait donner le nom de *fiel de terre*, sert d'emblème au fiel.

La *garance*, qui sert à la préparation de la teinture rouge, symbolise la calomnie. Lorsqu'une brebis a brouté cette plante, ses dents paraissent comme souillées du sang de quelque victime.

La *genette*, appelée aussi *faux narcisse*, avorte très-souvent, et c'est pourquoi elle représente l'espérance trompeuse.

Le *genévrier commun* signifie asile, secours, parce que souvent les habitants timides de nos champs et de nos bois (les lièvres et les lapins) viennent chercher un refuge sous ses longues branches qui couvrent le sol, et dont l'odeur forte met les chiens en défaut.

Le *géranium* compte une foule d'espèces. Celui qu'on désigne sous le nom de *triste* figure l'esprit mélancolique; sa parure est sombre et modeste, et il fuit la lumière du jour; mais il exhale un parfum délicieux. Il forme un contraste marqué avec le *géranium écarlate*, qui personnifie la sottise. Quant au *géranium rose*, sa douce odeur et ses belles *fleurs* purpurines ont fait de lui l'emblème de la préférence.

La *giroflée des jardins* signifie beauté durable; tout le monde sait, en effet, qu'elle fournit des *fleurs* pendant presque toute l'année. Quant à la *giroflée des murailles*, c'est la fidélité au malheur. Cette aimable *fleur* se plaît à embellir les chaumières, les ruines, les vieilles masures.

La *glycine de la Chine* est pour les Chinois le symbole d'une amitié douce et agréable. Elle fournit en abondance ses belles grappes d'un bleu pâle à celui qui lui accorde sa tendresse et ses soins.

La *grenade*, avec ses *fleurs* brillantes, mais inodores, personnifie la fatuité et la sottise.

La *guimauve* figure la bienfaisance. Amie du pauvre, elle croît en abondance autour de sa demeure, et ses *fleurs*, ses tiges ainsi que ses feuilles se prêtent à un grand nombre de préparations utiles.

L'*héliotrope du Pérou* symbolise l'enivrement de l'amour. Ses *fleurs* parfumées se tournent toujours vers le soleil, qu'elles semblent regarder amoureusement.

L'*hépatique* est l'emblème de la confiance. Ses *fleurs* indiquent au jardinier que le moment est bien choisi pour confier ses semences à la terre.

L'*herbe* et le *gazon* représentent l'utilité; on en comprend facilement la raison.

Le *houblon* est l'image de l'injustice, parce qu'il épuise promptement le terrain où il croît, et que ses tiges sarmenteuses étouffent les plantes qu'elles environnent.

Le *houx* indique la prévoyance. Cet arbrisseau présente, en effet, une particularité singulière : jusqu'à la hauteur d'environ 2 mètres, ses feuilles sont armées de piquants qui le protégent suffisamment; plus haut, elles deviennent lisses et douces, comme s'il se disait qu'il n'a plus rien à craindre.

La *hyacinthe* symbolise le jeu, par allusion au jeu de palet dans lequel Apollon tua involontairement le bel Hyacinthe, qu'il transforma en la *fleur* de ce nom.

L'*ibéride de Perse* ou *thlaspi vivace* personnifie l'indifférence. Le printemps, qui anime tout dans la nature, semble n'exercer aucune influence sur cette plante, dont le vert feuillage et les corymbes blancs et inodores restent les mêmes dans toutes les saisons.

L'*iris* caractérise le message, par allusion aux fonctions de sa patronne mythologique.

L'*ivraie*, c'est le vice; elle croît avec la moisson, mais à ses dépens.

La *jacinthe*, douée d'une odeur et d'un aspect agréables, représente la bienveillance.

Le *jasmin* est devenu le symbole de l'amabilité, à cause de la complaisance qu'il semble apporter à se plier à toutes les cultures, à se plaire dans tous les terrains.

Le *jonc des champs* figure la docilité; l'analogie n'a pas besoin d'explication.

La *jonquille*, chez les Turcs, est l'emblème du désir.

La *jusquiame* caractérise les défauts en général; elle est malfaisante et son aspect est repoussant.

Le *laurier franc* est le symbole de la gloire, personne ne l'ignore. Quant au *laurier-amandier*, il figure la perfidie, car sous sa brillante et séduisante verdure il cache un poison des plus violents.

La *lavande* est l'emblème de la méfiance. Les anciens ne s'en approchaient qu'avec les plus grandes précautions, car l'aspic, reptile des plus dangereux, passait pour se tenir habituellement sous ses feuilles.

Le *lierre*, qui s'attache si fortement aux arbres, aux murailles, symbolise naturellement l'amitié.

Le *lilas*, qui s'épanouit dès les premiers jours du printemps, dont les *fleurs* sont si fraîches, si parfumées et durent si peu, le *lilas*, disons-nous, figure les premières émotions de l'amour.

Le *lis commun*, par la beauté de sa *fleur* et la fierté de son port, était naturellement appelé à représenter la majesté. Le *lis des vallées*, plus connu sous le nom de *muguet de mai*, ouvre ses petites *fleurs* blanches et odorantes dès les premiers jours du printemps; aussi il est l'emblème du retour du bonheur.

Le *liseron des champs* représente l'humilité. On sait qu'il rampe à terre et qu'il ne peut s'élever qu'à l'aide d'un appui.

Le *lotus* est la personnification de l'élégance, parce que les Egyptiens avaient consacré sa *fleur* au soleil.

La *luzerne* est l'emblème de la vie. Pour justifier cette analogie, on dit que cette plante occupe longtemps le même terrain, mais que, quand elle l'abandonne, c'est pour toujours.

Le *mancenillier* personnifie la fausseté. En effet, son fruit, qui offre l'apparence agréable d'une pomme d'api, renferme un poison très-violent.

La *mandragore* caractérise la rareté, et aucun symbole ne serait mieux justifié si elle jouissait des propriétés merveilleuses qu'on lui attribuait autrefois; mais on sait aujourd'hui à quoi s'en tenir sur son compte.

La *marguerite des prés*, avec ses pétales blancs, son aspect timide, on pourrait dire ingénu, symbolise on ne peut mieux l'innocence. La *reine-marguerite*, elle, avec ses *fleurs* qui peuvent revêtir toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, est l'emblème de la variété.

Le *marronnier d'Inde*, c'est le luxe : il s'élève surtout dans les parcs, autour des châteaux et des demeures royales.

La *menthe* indique la chaleur du sentiment; on sait que les pastilles de menthe produisent une sensation de chaleur très-marquée.

Le *muguet des bois*. V. plus haut LIS DES VALLÉES.

Le *myosotis* est la *fleur* du souvenir. L'auteur des *Lettres à Sophie*, Aimé Martin, dit du myosotis :

Pour exprimer l'amour ses *fleurs* semblent éclore :
Leur langage est un mot, mais il est plein d'appas.
Dans la main des amants elles disent encore :
Aimez-moi, ne m'oubliez pas.

Le *myrte* a de tout temps été consacré à l'Amour, à Vénus, comme le laurier à Apollon et l'olivier à Minerve; c'est un honneur qu'il doit à sa verdure perpétuelle, à ses branches parfumées, chargées de *fleurs* qu'on dirait destinées à parer le front de l'Amour.

Le *narcisse* est l'image de l'égoïsme, par allusion au personnage mythologique de ce nom, qui n'aimait que lui-même.

L'*œillet* primitif, dit *œillet des jardiniers*, est simple, rouge, parfumé, et personnifie l'amour vif et pur. L'*œillet* jaune, de tous le moins agréable à la vue, est cependant celui qui réclame le plus de soins; aussi il caractérise ces personnes dédaigneuses qui sont le plus souvent aussi peu aimables qu'exigeantes.

L'*œnothère*, appelée aussi *onagre*, signifie inconstance, parce que cette belle plante, acclimatée aujourd'hui à Paris, a été plusieurs fois perdue et retrouvée.

L'*olivier* a été de tout temps le symbole de la paix, peut-être en souvenir de la branche d'olivier apportée à Noé par la colombe, signe de la paix que le ciel accordait à la terre.

Les *fleurs d'oranger* sont l'emblème de la chasteté et parent la tête d'une jeune fille le jour de son mariage. Autrefois, et aujourd'hui encore dans certains pays, celle dont les faiblesses auraient été trop notoires n'eût point osé se présenter à la mairie et à l'église avec une couronne de *fleurs* d'oranger.

Pour l'*ornithogale*, V. plus haut ÉPI DE LA VIERGE.

L'*ortie* est l'image de la cruauté, à cause de la douleur cuisante causée par ses piqûres.

L'*osier* désigne la franchise, sans doute en vertu de l'adage : franc comme l'osier.

Le *perce-neige* figure la consolation; ses *fleurs*, qui paraissent en hiver, comme l'indique son nom, semblent vouloir consoler la nature de l'absence des beaux jours.

Le *persil* caractérise le festin; l'analogie est assez évidente pour que nous nous dispensions de l'expliquer.

La *pervenche*, qui s'épanouit aux premières brises du printemps, rappelle les doux souvenirs.

Le *peuplier* est l'image du temps; ses feuilles, blanches d'un côté et brunes de l'autre, semblent peindre en effet l'alternative des jours et des nuits.

Le *pied-d'alouette*, nom vulgaire des dauphinelles, figure la légèreté, sans doute à cause de son nom, qui est lui-même emprunté à sa forme.

Le *pin*, dont la tête semble vouloir s'élancer dans les nuages, symbolise la hardiesse.

La *pivoine*, à cause de la couleur rouge de sa *fleur*, personnifie la honte.

La *primevère* est l'emblème de la première jeunesse; elle apparaît à cette époque qui n'est déjà plus la saison des frimas, mais qui n'est pas encore celle des beaux jours.

Le *prunier sauvage*, qui ne veut pas être transplanté et ne souffre pas la taille, caractérise l'indépendance.

La *renoncule scélérate* est l'image de l'ingratitude; malfaisante de sa nature, elle le devient davantage encore par la culture.

Le *réséda* exprime cette pensée que les qualités sont supérieures aux charmes, emblème que tout le monde comprend.

La *ronce*, qui rampe et cherche à étouffer toutes les plantes qui l'entourent, personnifie assez bien l'envie.

La *rose* est le symbole de la beauté; chez les anciens, elle était consacrée à Vénus. La *rose blanche* était l'attribut du dieu du Silence, nous ne savons trop pourquoi. La *rose simple* indique la simplicité, qui embellit la beauté même. Les *fleurs* jaunes doublées de mordoré que produit la *rose capucine* figurent l'éclat. La *rose jaune* est la personnification de l'infidélité, signification qu'elle doit à sa couleur. La *rose musquée* représente la beauté capricieuse. On la voit souvent languir dans les expositions qui lui paraissent les plus favorables; une année elle se charge de *fleurs* innombrables; l'année suivante, elle n'en fournit aucune. Mais cette particularité peut s'expliquer autrement que par le caprice. La *rose des quatre saisons* caractérise la beauté toujours nouvelle, car ses *fleurs* ne se flétrissent que pour faire place à d'autres. Enfin, la *rose trémière* symbolise la fécondité, à cause du grand nombre de *fleurs* qu'elle produit.

Les *roseaux* personnifient la musique. C'est avec des tiges de cette plante que Pan confectionna la première flûte. Le *roseau plumeux* symbolise l'indiscrétion; qu'on se rappelle l'histoire du barbier du roi Midas.

La *salicaire* représente la prétention; elle croît sur le bord des ruisseaux, des fontaines et semble se mirer avec complaisance dans leurs eaux.

La *sardonie* symbolise l'ironie. Le poison que renferme cette plante jouit de la propriété singulière de contracter la bouche de telle sorte que le malade semble rire en expirant. De là notre locution *rire sardonique*, rire qui révèle une pensée méchante, sarcastique.

Le *saule de Babylone*, vulgairement *saule pleureur*, personnifie la mélancolie. Alfred de Musset l'a caractérisé d'une manière touchante dans ces vers qu'on a gravés sur sa tombe :

Mes chers amis, quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière :
J'aime son feuillage éploré,
La pâleur m'en est douce et chère,
Et son ombre sera légère
A la terre où je dormirai.

La *sensitive* ou *acacia pudique* est le parfait emblème de la pudeur. Tout le monde sait qu'au moindre attouchement ses folioles se referment sur elles-mêmes.

Le *souci* caractérise les peines, les chagrins, et, sa couleur aidant, il est devenu l'emblème de ces malheurs conjugaux sur lesquels Molière et La Fontaine ont fait tant de plaisanteries.

Le *syringa* personnifie l'amour fraternel, en souvenir de Ptolémée Philadelphe (qui aime son frère), à qui cette *fleur* avait été consacrée.

Le *thym*, chez les Grecs, symbolisait l'activité; son parfum fortifie le cerveau, rend aux vieillards de l'énergie, de la souplesse et de la vigueur. Qui est-ce qui supposerait tant de vertus à cette petite plante? Qui croirait qu'elle fait une si rude concurrence à la fontaine de Jouvence?

Le *tilleul* est l'emblème de l'amour conjugal depuis que Baucis fut changée en cet arbre, il y a de cela longtemps.

La *tubéreuse* est le symbole de la volupté; son parfum cause les sensations les plus douces et les plus enivrantes, mais devient dangereux si on le respire trop longtemps.

La *tulipe*, en Turquie, signifie déclaration d'amour, mais caractérise aussi l'inconstance. Les Turcs ne peuvent se lasser d'admirer sa tige élégante et le vase gracieux qui la couronne.

La *véronique*, dont les *fleurs* et les fruits offrent la forme d'un cœur, indique la fidélité.

La *verveine* est l'image de l'enchantement; on lui attribuait autrefois une foule de propriétés plus merveilleuses les unes que les autres; c'est ainsi que les sorciers, à l'aide de cette plante, jetaient des sorts sur les troupeaux et sur le cœur des jeunes filles.

La *vigne* personnifie l'ivresse, nous n'avons pas besoin d'en dire la raison.

La *violette* est l'emblème de la modestie, tout le monde sait pourquoi; la *violette blanche* caractérise la candeur, qui précède la modestie.

Comme on le voit, cette symbolisation repose sur des analogies plus ou moins ingénieuses, plus ou moins exactes, et plus d'un mathématicien, plus d'un botaniste même en contesterait la valeur. Mais les âmes poétiques, les imaginations impressionnables trouvent un certain charme à ce langage muet qu'on prête aux *fleurs* et qui pourrait recevoir de nouveaux développements.

Fleurs (LANGAGE DES), par Mme Charlotte de La Tour (Paris, 1 vol. in-12, 1re édit., 1844; 10e édit., 1876). Comme tous les éléments de notre précédent article sont empruntés à ce charmant ouvrage, il en donnera au lecteur une idée suffisante.

Fleur-de-Thé, opéra bouffe en trois actes, paroles de MM. Chivot et Duru, musique de M. Charles Lecocq; représenté à l'Athénée le 11 avril 1868. C'est une bouffonnerie amusante. Plusieurs scènes sont comiques et semées de quelques mots spirituels. On a applaudi les couplets du mandarin : *Je suis clairvoyant comme un sphinx;* l'air de Césarine : *En tous pays*, et un joli duo au troisième acte : *Rappelle-toi*. Joué par Désiré, Léonce, Sylter, Mlles Irma Marié et Lucie Cabel.

Fleur-de-Baiser, opérette en trois actes et quatre tableaux, livret de M. Alexandre jeune, musique de M. Cœdès; représentée au théâtre des Folies-Dramatiques le 24 février 1876. Fleur-de-Baiser a promis sa foi à son cousin Gaston; mais celui-ci ayant disparu et, selon les apparences, ayant été mangé par les sauvages, elle se décide à épouser le comte Rigobert de Présalé. Gaston reparaît et, après bien des péripéties, épouse sa cousine. La musique est accorte et légère. On a remarqué le chœur des marins : *Nous venons de Madagascar;* le chœur des pensionnaires, les couplets de Fleur-de-Baiser : *Je partis un jour*. Chanté par Mlle Jane May et Simon Max.

FLEURAISON s. f. (fleu-rè-zon — rad. *fleur*). Se dit quelquefois pour FLORAISON.

***FLEURANCE**, petite ville de France (Gers), ch.-l. de cant., arrond. et à 11 kilom. S. de Lectoure, sur la rive gauche du Gers; pop. aggl., 3,673 hab. — pop. tot., 4,550 hab.

FLEURANT (MONSIEUR), personnage de Molière, dans le *Malade imaginaire*. M. Fleurant est un type achevé d'apothicaire; il paraît peu, dans une scène seulement; cependant il joue, quoique absent, un des premiers rôles, par ses clystères et ses médicaments, dont il est question sans cesse. C'est avec lui que, son mémoire en main, Argan fait mine de discuter ses comptes dans l'admirable monologue qui ouvre le premier acte : Trois et deux font cinq, et cinq font dix, et dix font vingt. Trois et deux font cinq. *Plus, du vingt-quatrième, un petit clystère insinuatif, préparatif et rémollient, pour amollir, humecter et rafraîchir les entrailles de Monsieur...* Ce qui me plaît de M. Fleurant, mon apothicaire, c'est que ses parties sont toujours fort civiles... *les entrailles de Monsieur, trente sous...* Oui, mais, monsieur Fleurant, ce n'est pas tout que d'être civil, il faut aussi être raisonnable et ne pas écorcher les malades. Trente sous, un lavement! Je suis votre serviteur, je vous l'ai déjà dit. Vous ne les avez mis dans les autres parties qu'à vingt sous, et vingt sous, en langage d'apothicaire, c'est dix sous. Les voilà, dix sous. *Plus, dudit jour, un bon clystère détersif, composé avec catholicon double, rhubarbe, miel rosat et autres, suivant l'ordonnance, pour balayer, laver et nettoyer le bas-ventre de Monsieur, trente sous.* Bon, dix sous. *Plus, du vingt-cinquième, une bonne médecine purgative et corroborative, composée de casse récente avec séné levantin, et autres, suivant l'ordonnance de M. Purgon, pour expulser et évacuer la bile de Monsieur, quatre livres.* Ah! monsieur Fleurant, c'est se moquer! il faut vivre avec les malades. M. Purgon ne vous a pas ordonné de mettre quatre francs : mettez, mettez trois livres, s'il vous plaît! etc. » Cette analyse d'un mémoire d'apothicaire et le rôle muet de M. Fleurant, qu'Argan fait semblant de consulter, sont une des meilleures inventions comiques de Molière. Quant à l'apothicaire en personne, il ne paraît qu'à la scène IV de l'acte III, sa seringue à la main, pour administrer au malade imaginaire une potion ascendante, que celui-ci, dominé par Béralde, refuse piteusement. M. Fleurant se met en colère : « On ne doit point se jouer des remèdes et me faire perdre mon temps, dit-il. Je ne suis venu ici que sur une bonne ordonnance, et je vais dire à M. Purgon comme on m'a empêché d'exécuter ses ordres et de faire ma fonction. Vous verrez, vous verrez!... »

Molière a expliqué (acte Ier, scène II) pourquoi il a donné le nom de Fleurant à cet apothicaire modèle :

ARGAN. Mon lavement a-t-il bien opéré aujourd'hui?

TOINETTE. Votre lavement?

ARGAN. Oui; ai-je bien fait de la bile?

TOINETTE. Ma foi, je ne me mêle pas de ces affaires-là. C'est à M. Fleurant à y mettre le nez, puisqu'il en a le profit. »

***FLEURBAIX**, bourg de France (Pas-de-Calais), cant. et à 7 kilom. de Laventie, arrond. et à 22 kilom. N.-E. de Béthune; pop. aggl., 388 hab. — pop. tot., 2,779 hab.

***FLEURETTE** s. f. — Crème excellente qu'on recueille lorsque le lait a séjourné douze heures dans la jatte.

FLEUR-FEUILLE s. f. Bot. Un des noms vulgaires de l'hormin.

***FLEURIE**, bourg de France (Rhône), cant. de Beaujeu, arrond. et à 21 kilom. N. de Villefranche; pop. aggl., 689 hab. — pop. tot., 2,385 hab.

FLEURIOT (Zénaïde-Marie-Anne), femme de lettres française, née à Saint-Brieuc en 1829. Elle a débuté dans les lettres par un roman intitulé : *Souvenirs d'une douairière* (1859, in-12), écrit d'un style simple et facile. Depuis lors, Mlle Fleuriot a publié, soit sous son nom, soit sous le pseudonyme de **Anna Edianez de Saint-B.**, un assez grand nombre de volumes dont quelques-uns ne manquent pas d'intérêt, mais qui sont d'une mince valeur littéraire. Nous citerons : *Marquise et pêcheur*, *Matoche*, *etc.* (1862, in-12); *Eve* (1861, in-12); *Une famille bretonne* (1861, in-12); *Sans beauté* (1862, in-12); *Réséda* (1863, in-12); *Histoire pour tous* (1863, in-12); la *Vie en famille* (1862, in-12); *Un cœur de mère* (1863, in-12); *Yvonne de Coatmorsan* (1864, in-12); *Au hasard*, causeries (1865, in-12); la *Glorieuse* (1865, in-12); les *Prévalonnais* (1865, 2 vol. in-12); le *Chemin et le but* (1866, in-12); la *Clef d'or* (1866, in-12); *Sans nom* (1866, in-12); l'*Oncle Trésor* (1867, in-12); *Une chaîne invisible* (1867, in-12); *Une année de la vie d'une femme* (1867, in-12); *Alix* (1868, in-12); *Histoire intime* (1868, in-12); *Petite belle* (1868, in-12); *Notre passé* (1869, in-12); *Mon sillon* (1869, in-12); *Miss Idéal* (1869, in-12); *Deux bijoux* (1869, in-12); *A l'aventure*, poésies (1870, in-18); le *Pauvre vieux* (1870, in-12); *Notre capitale Rome* (1871, in-12), livre écrit, comme toutes les productions de Mlle Fleuriot, sous l'empire d'idées cléricales exaltées; *Une Parisienne sous la foudre* (1871, in-12); *Mes héritages* (1872, in-12); *Aigle et colombe* (1873, in-12); *Aller et retour, Paris, Paray-le-Monial* (1873, in-8°); *Marga* (1873, in-12); les *Mauvais jours* (1873, in-12); *Théâtre chez soi*, comédies et proverbes (1873, in-12); les *Pieds d'argile* (1874, 2 vol. in-12); *En congé* (1874, in-12); le *Petit chef de famille* (1874, in-12); *Armelle Trahec* (1874, in-12); *Bigarrette* (1874, in-12); *Monsieur Nostradamus* (1875, in-12), etc.

***FLEURIR** v. n. ou intr. — Se dit du tan quand il se couvre des fructifications d'un champignon de l'espèce des myxomycètes.

***FLEURY-SUR-ANDELLE**, bourg de France (Eure), ch.-l. de cant., arrond. et à 15 kilom. N. des Andelys; pop. aggl., 1,292 hab. — pop. tot., 1,457 hab.

***FLEURY** (Louis-Joseph), médecin français. — Il est mort à Paris en 1872. Le docteur Fleury devint un des médecins consultants et fut médecin en chef de l'établissement hydrothérapique de Passy. Outre les ouvrages que nous avons cités, on lui doit : *Cours d'hygiène* (1851-1872, 3 vol. in-8°); *Traité pratique et raisonné d'hydrothérapie* (1852, in-8°); *Clinique hydrothérapique de Bellevue* (1855, in-8°); *Du traitement hydrothérapique des fièvres intermittentes* (1857, in-8°); la *Fièvre puerpérale et l'Académie impériale de musique* (1858, in-8°); *Cours clinique d'hydrothérapie* (1864, in-8°); *Science et religion* (1868, in-8°); *Clinique hydrothérapique de Plessis-Lalande* (1868-1870, in-8°); *Occupation et bataille de Villiers-sur-Marne et de Plessis-Lalande* (1871, in-12), etc.

***FLEURY** (A.), homme politique français. — Il est mort en 1877, après être resté jusqu'à la fin de sa vie fidèle à la cause de la démocratie et de la libre pensée.

***FLEURY** (Marguerite-Emma), comédienne française. — En 1863, elle a épousé le sculpteur Franceschi, mais elle n'en a pas moins continué à rester attachée au Théâtre-Français, où elle a rempli, sinon avec éclat, du moins avec talent, des rôles dans le *Luxe*, *On ne badine pas avec l'amour*, la *Loi du cœur*, la *Joie fait peur*, *Tartufe*, les *Femmes savantes*, le *Fruit défendu*, *Feu Lionel*, les *Deux Veuves*, etc. Depuis quelques années, Mme Fleury-Franceschi donne des leçons de déclamation et de lecture.

FLEURY (Jean-Augustin), écrivain, né à Paris en 1812. Il s'adonna à l'enseignement et professa l'histoire dans divers colléges. M. Fleury était proviseur au lycée de Douai lorsqu'il fut nommé, sous l'Empire, recteur de l'académie de cette ville, fonctions qu'il exerce encore (1876). On lui doit quelques ouvrages : *Histoire d'Angleterre, comprenant celle d'Ecosse, d'Irlande et des possessions anglaises, avec une statistique de ces divers pays* (1852, 2 vol. in-12), réédité en 1864 (2 vol. in-8°); *Des races qui se partagent l'Europe* (1858, in-8°); *Abrégé de l'histoire d'Angleterre* (1864, in-12), faisant partie de la collection d'histoire de M. Duruy; *Histoire des Français par la biographie* (1872, in-12), etc.

FLEURY (Edouard), imprimeur et littérateur français, né à Laon en 1815. Il a fondé une imprimerie dans sa ville natale et s'est adonné à des travaux historiques et littéraires. M. Fleury est membre de la Société académique de Laon, dont il a été secrétaire et président. Nous citerons, parmi les ouvrages qu'il a publiés : *Etudes révolutionnaires*, comprenant : *Un club à Chauny en 1794* (1849, in-8°); *Election de l'évêque constitutionnel de l'Aisne* (1849, in-8°); *Biographie de Babeuf* (1849, in-8°); *Vandales et iconoclastes* (1850, in-8°); *Biographie de Camille Desmoulins* (1850, in-8°); *Roch Marcandier* (1850, in-8°); *Saint-Just et la Terreur* (1851, 2 vol. in-12); le *Clergé du département de l'Aisne pendant la Révolution* (1854, 2 vol. in-8°). On lui doit, en outre : *Etude sur le pavage émaillé dans le département de l'Aisne*, avec 200 dessins gravés par Mme Fleury (1855, in-4°); le *Département de l'Aisne en 1814* (1858, in-8°); *Histoire de l'invasion de 1814 dans les départements du nord-est de la France* (1858, in-8°); la *Civilisation et l'art des Romains dans la Gaule Belgique* (1861, in-8°); les *Manuscrits à miniatures de la bibliothèque de Laon* (1863-1864, 2 vol. in-4°); *Manuscrits à miniatures de la bibliothèque de Soissons* (1865, in-4°), *Bailliage du Vermandois, élections aux états généraux de 1789* (1872, in-8°); *Cinquante ans de l'histoire du chapitre de Notre-Dame de Laon* (1875, in-8°); la *Peste dans les diocèses de Laon et de Soissons* (1875, in-8°); les *Habitations souterraines de la vallée de l'Ourcq* (1875, in-8°); *Creuttes, crouttes, boves et silex* (1876, in-8°); *Un épisode de la chute des Carlovingiens* (1876, in-8°), etc.

FLEURY (Jean), littérateur français, né à Vasteville (Manche) en 1816. Il quitta la France, se rendit en Russie et alla professer la langue et la littérature françaises à Saint-Pétersbourg. M. Fleury est devenu lecteur en langue française à l'université de cette ville, où il professe, en outre, la littérature à l'Ecole de droit. Enfin, il a reçu le titre de conseiller à la cour. Il a publié plusieurs ouvrages pédagogiques, entre autres : *Bibliothèque littéraire, analyse et extraits de tous les chefs-d'œuvre de la langue française depuis 1600* (1861, 2 vol. in-8°), avec Ch. Parfait et G. de Lafosse; *Grammaire en action*, cours raisonné de langue française (1864, 3 vol. in-12); *Manuel élémentaire de littérature française* (1867, in-12); *Krylow et ses fables* (1869, in-12); *Grammaire russe-française en deux langues* (1871, in-12); l'*Art d'écrire* (1871, in-12); *Histoire élémentaire de la littérature française*